DÉPÔT LÉGAL
Rhône
N° 813
1886

Première Année. — N° 2. LIBERTÉ — ÉGALTÉ — JUSTICE Samedi 4 Septembre 1886.

LA LUTTE SOCIALE

Le Numéro 10 centimes

Organe Communise-Anarchiste

PARAISSANT LE SAMEDI

Le Numéro 10 centimes

ABONNEMENTS
Trois mois..... 1 fr. 50
Six mois..... 3 fr. »
Un an..... 6 fr. »
Étranger : *le port en sus.*

BUREAUX & RÉDACTION
263. Rue de Créqui, 263
LYON

RENSEIGNEMENTS
Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Créqui, 263, *tous les jours de* 8 *heures à* 10 *heures du soir.*

AVIS

Nous invitons nos dépositaires à bien vouloir nous donner, autant que possible, le nombre exact d'exemplaires qui leur faut pour leur vente. Nous leurs adressons encore notre appel du premier numéro et nous sommes obligés de répéter que, faute de paiement dans le courant de la semaine, nous serons dans la nécessité de leur supprimer l'envoi du numéro 3.

LETTRE PARISIENNE

Paris, le 30 Août 1886.

Compagnons,

La nouvelle de l'apparition de la *Lutte sociale* a produit une véritable joie parmi les sincères révolutionnaires que j'ai rencontrés durant mes quatre années de journalisme. En leur nom et au mien je m'empresse de crier : courage ! au vaillant athlète rentrant à nouveau dans la lice, avec une résolution qui nous ferait oublier les condamnations passées, les victimes précédentes, si nous n'avions pas à nous en souvenir par devoir et à les venger par raison.

Je salue et j'adhère à votre *Lutte* précisément parce que j'ai été journaliste, parce que j'ai vécu dans ce milieu écœurant où se brisent les caractères, se ruinent les convictions ; où tout ce qui est sain et droit est ramené au positivisme tortueux du mercantilisme ; où tout est à l'argent ; où les petitesses de vue, les ruses mesquines, les trivialités, le commérage, les goûts faux, les complaisances lâches, les consciences malsaines esclaves de leur ambition monstrueusement disproportionnée à leur intelligence, où un maquerotage spécial, une escroquerie particulière règnent en maître et font la loi.

Franchement anarchiste-révolutionnaire, dites-vous, la *Lutte sociale* attaquera sans pitié la religion, critiquera sans crainte les imperfections de la famille, dénoncera les scélératesses de la propriété, parlera des iniquités de la justice et provoquera à la réprobation et à l'horreur du métier militaire. Bravo ! mes amis en sont, j'en suis. Eux et moi nous appelons ces choses : les destructions nécessaires, et nous y ajoutons :

L'autorité sous toutes ses formes gouvernementales, la plus hypocryte des oppressions ;

Le mode économique actuel, le plus éffronté des brigandage ;

Le commerce, le plus abject des agiotage ;

L'amour réglé par les conventions sociales, cette paillardise ;

L'idéal, ce charlatanisme ;

Le travail, cette servitude ;

Le suffrage universel qui n'a jamais produit que des élections illusoires, anti-démocratiques et absolument opposées aux besoins, aux instincts et à la volonté réelle des populations.

Si la presse conservatrice, républicaine et même celle qui, sans vergogne, s'intitule socialiste, ne veux pas de ces destructions, si elle trouve capitaux et souteneurs, c'est qu'elle a pour mission de sauver le juste milieu matériel, objet constant des efforts de toutes les fractions politiques, c'est qu'elle a pour rôle de conquérir et consolider la médiocrité dorée, gage du servilisme politique.

Si le républicalisme bourgeois est rejeté en dehors de la réalité historique par l'apparition du socialisme révolutionnaire, c'est qu'il a été moralement et intellectuellement châtré, rendu bête, impuissant, faux, lâche, reactionnaire.

Si les anarchistes sont les plus grands ennemis de ce républicanisme là, c'est qu'il en veut aux places non aux institutions ; c'est qu'il accuse les hommes non les principes, s'attachant à changer les noms sans toucher aux idées et aux choses. Si les anarchistes s'inscrivent en faux contre les théories des socialistes étatistes c'est que ceux-ci veulent la révolution par en haut, c'est-à-dire par une caste, une classe, une coterie, par le bon plaisir d'un conseil de ministres, l'arbitraire d'une assemblée ; en un mot, la révolution par la dictature et le despotisme, tandis que les anarchistes veulent la révolution par en bas, par le concert des citoyens, par l'expérience des travailleurs, par le progrès et la diffusion des lumières, par l'initiative des masses affranchies de toute autorité et de tout préjugé.

La *Lutte sociale* prend une résolution décisive contre toutes ces tyrannies, toutes ces turpitudes, contre le laisser-aller de l'esprit et de la conscience qui à l'aide des étiquettes : « discipline républicaine, union socialiste » obtient le privilège des malins et l'estime des naïfs, nous applaudissons à la besogne que se taille la *Lutte sociale* car, sans l'inflexibilité de la logique et l'absolutisme des doctrines, il n'est pas de révolution possible.

L. Maes.

L'ACCOUCHEUR DES ESPRITS

Voici dans une rue, des magasins qui regorgent de produits de toute espèce servant à l'alimentation, à l'habillement, à la literie, au chauffage, etc.

Nous sommes en état de crise.

Les fabricants, ainsi que les revendeurs de ces produits divers, sont à la veille de déposer leur bilan faute d'acheteurs.

Par contre, des milliers d'infortunés ayant le plus pressant besoin, pour eux et pour les leurs, des marchandises entassés dans ces magasins, se promènent inutilement devant la porte sans pouvoir en franchir le seuil parce qu'ils n'ont pas l'argent nécessaire pour se les procurer.

Souffrances des deux cotés, mais d'autant plus vives pour les prolétaires qui n'ont pas de rentes ni d'avances, et qui vivent au jour le jour sans pouvoir attendre.

A qui attribuer cet état de choses intolérable ?

Ce ne peut être aux détenteurs des articles que la stagnation des affaires conduiront a pas rapides à la ruine, que la crise, si elle continue, ne tardera pas à transformer en prolétaires, et qui vendent, dès qu'ils en trouvent l'occasion, leurs marchandises au rabais, et même à perte.

La faute en est encore moins aux citoyens dépourvus d'argent et de travail, mais qui ne demanderaient pas mieux que d'accepter des conditions même peu rémunératrices afin de satisfaire leurs besoins les plus pressants.

Or, puisque le malaise commun ne saurait être attribué ni à la cupidité des uns ni à la paresse des autres, il y a donc une troisième cause qui produit tout le mal.

Quelle est donc cette cause perturbatrice contraire aux intérêts du vendeur et de l'acheteur, qui paralyse les transactions et entrave tout échange ?

L'économiste nous dira : l'industrie a fabriqué en excédant. La crise subsistera jusqu'à ce que le stock se soit écoulé, et elle ne cessera que le jour ou les magasins s'étant vidés, les ateliers recommenceront à fonctionner.

Je vois bien en effet la cause secondaire pui produit tout le mal, mais je ne distingue pas la véritable cause originelle.

C'est l'histoire de l'offre et de la demande, reprend l'économiste.

J'entends bien, mais cela ne m'explique pas le pourquoi de ce que je cherche.

Ceux qui ne souffrent pas directement de la crise, ou qui possèdent un capital qui leur permet d'attendre, peuvent prendre patience, mais les autres, qui ont besoin de manger tous les jours, de se vêtir, de se chausser, etc., l'estomac ne peut pas attendre. Faut-il donc que la vie de ceux qui travaillent soit à la merci des spéculations des agioteurs, de la méchanceté des partis, de la peur des capitalistes ou de toute autre considération analogue ?

La vie humaine ne prime-t-elle pas tous les autres droits sans exception, et le droit à l'existence n'est-il pas mille fois plus sacré que le droit au superflu ?

Sans doute, mais qui décidera cette question ?

Les intéressés eux-mêmes, parbleu! il n'y a pas d'autre solution. Il ne faut pas compter sur les loups pour prendre l'initiative d'améliorer le sort des moutons.

Les Précurseurs de l'Anarchie

HELVÉTIUS

Les pensées d'Helvétius sont extraites des deux principaux ouvrages : « l'Esprit » et « l'Homme ».

Helvétius est mort en 1771, à l'âge de 56 ans.

On ne sera donc pas surpris de trouver, dans quelques-unes des parties de son œuvre, dans les détails du moins des appréciations qui ne concordent pas entièrement avec les notions que les anarchistes se font actuellement de la vérité sociale, plus d'un siècle après la mort du grand philosophe.

La hardiesse de ses écrits le fit exiler en Angleterre.

Jamais homme n'a étudié, d'aussi près qu'Helvétius, les véritables secrets du cœur humain. On peut dire de lui, pour se servir d'une expression empruntée à Socrate, qu'il est le véritable accoucheur des esprits. Il invite à penser par soi-même et laisse au lecteur le soin de tirer la conclusion des prémisses qu'il a posées, ce qui est précisément la caractéristique de la doctrine anarchiste.

Ses œuvres sont un véritable miroir où les vaniteux et les hypocrites ont horreur de se reconnaître. Aussi est-il fort peu apprécié des gens frivoles qui feignent de n'admirer dans ses ouvrages que le choix des anecdotes et la finesse des aperçus, se gardant bien de signaler la nouveauté des idées et la profondeur des jugements.

Clément XIII, dans sa lettre apostolique où il comdamnait « l'Esprit », s'exprimait en ces termes:

— « Nous avons choisi ce livre « comme réunissant toutes les sortes « de poisons qui se trouvent répen- « dus dans les divers livres moder- « nes. »

Le Concile secret tenu par les jésuites à Monza, en 1847. ne juge pas l'œuvre d'Helvétius avec moins de sévérité.

D'après les révérends pères, Helvétius serait le plus dangereux des philosophes et des révolutionnaires; mais heureusement, ajoutent-ils, que ses écrits sont peu lus, même des lettrés, qui ne le comprennent d'ailleurs pas, et qui se garderaient bien d'en parler s'ils étaient capable de comprendre.

Pensées d'Helvétius (1715-1771)

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai; non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai est utile aux hommes.

.·.

Ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; et la crainte d'avancer une erreur ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité.

En vain des hommes vils et lâches voudraient la proscrire et lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent-ils que les vérités sont souvent dangereuses.

En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne serait pas exposéé la Nation qui consentirait à croupir dans l'ignorance ?

.·.

Au moment même qu'on interdirait la connaissance de certaines vérités, il ne serait plus permis d'en dire aucune.

Mille gens puissants et malintentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité, la banniraient entièrement de l'Univers.

Aussi le public éclairé, qui seul en connaît tout le prix, la demande sans cesse ; il ne craint point de s'exposer à des maux incertains pour jouir des avantages réels qu'elle procure.

Entre les qualités des hommes, celle qu'il estime le plus est cette élévation d'âme qui se refuse au mensonge.

Il sait qu'il est utile de tout penser et de tout dire, et que les erreurs mêmes cessent d'être dangereuses lorsqu'il est permis de les contredire.

Alors elles sont bientôt reconnues comme erreurs; elles se déposent d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli et les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des siècles.

.·.

Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

.·.

La mollesse ne pense ni ne prévoit .. Le besoin pressant, uniquement occupé à se satisfaire, n'élève point ses regards vers la liberté.

.·.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu.

.·.

Les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les sots qu'avec des sottises.

.·.

Rien de si rare que de juger d'après soi.

.·.

Le pauvre ne peut ni réfléchir ni examiner; il ne reçoit la vérité comie l'erreur, que par préjugé.

.·.

Ce n'est presque jamais qu'à ds injustices qu'un homme en place dit les titres de bon ami, bon paret, d'homme vertueux et bienfaisant qe lui prodigue la société dans laquée il vit.

.·.

L'on aperçoit difficilement le crie où se trouve l'utilité.

.·.

La parfaite probité n'est jamaisle partage de la stupidité. Une probté sanslumières n'est tout au pis qu'une probité d'intention.

.·.

Le succès des plaisanteries dépnd moins de la finesse d'esprit de lur auteur que de son attention à ne rdiculiser que les idées désagréables à sa société. Il en est des plaisanteies comme des ouvrages de parti : eles sont toujours admirées de la cabae.

.·.

En général, on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un tat inférieur au sien.

.·.

Chacun trouve à s'assortir.

Il n'est point de stupide, s'il apporte une certaine attention au choix de sa société, qui n'y puisse passer une vie douce au milieu d'un concert de louanges donné par des admirateurs sincères.

Il n'est point d'homme d'esprit s'il se répand dans différentes sociétés, qui ne s'y voie successivement traité de fou, de sage, d'agréable, d'ennuyeux, de stupide et de spirituel.

.·.

Quiconque s'occupe fortement des petits interêts des sociétés particulières, doit nécessairement attacher trop d'importance des à fadaises.

.·.

Les gens du monde sont précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier : ils en font l'unique et perpétuel sujet de leur conversation; en conséquence on les taxe de mauvais ton, parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

.·.

La vérité ne s'aperçoit et ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires.

.·.

Quiconque se renferme dans une société ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, surtout s'ils flattent son orgueuil.

.·.

Il est peu de connaisseurs en vrai mérite.

Trop heureux d'échapper au mépris des sociétés particulières, le grand homme, surtout s'il est modeste, doit renoncer à l'estime *sentie* de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-il que faiblement animé du désir de leur plaire.

.·.

Tout homme, lorsqu'il n'est pas méchant et lorsque les passions n'offusquent pas les lumières de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent qu'il sera plus éclairé.

.·.

Le public ne donnera jamais le nom de fous à ceux qui le sont à son profit.

.·.

Notre vanité est, en secret, toujours d'autant plus flattée d'un succès que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public.

.·.

Les vices d'un peuple sont toujours cachés au fond de sa législation.

.·.

Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un peuple, sans faire aucun changement dans cette législation, c'est prétendre à l'impossible, c'est rejeter les conséquences justes des principes qu'on admet.

.·.

La médisance est sans doute un vice, mais c'est un vice nécessaire; parce que, en tous pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces citoyens peu intéressés à s'instruire, doivent croupir dans une honteuse paresse.

Or s'il est, dans ce pays, de mode et d'usage de se jeter dans le monde, et de bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant ne pouvant parler de choses, doit nécessairement parler des personnes.

Tout panégyrique est ennuyeux, et toute satire agréable.

L'ignorant est donc forcé d'être médisant. On ne peut donc détruire ce vice sans anéantir la cause qui le produit, sans arracher les citoyens à la paresse, et, par conséquent, sans changer la forme du gouvernement.

.·.

On ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple qu'après en avoir fait dans sa législation.

C'est par la réforme des lois qu'il faut commencer la réforme des mœurs.

Des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, seraient politiquement nuisibles si elles n'étaient vaines; mais elles le seront toujours parce que la masse d'une nation n'est jamais remuée que par la force des lois.

.·.

Rien de plus dangereux dans un Etat que ces moralistes déclamateurs et sans esprit, qui concentrés dans une petite sphère d'idées, répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs mies, recommandant sans cesse la modération des désirs, et veulent, en tous les cœurs, anéantir les passions.

Ils ne sentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonstances, seraient la ruine des Nations qui les adopteraient.

.·.

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

.·.

Pourquoi éprouve-t-on tant de dégoût pour le genre de la dissertation?

Parce que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins besoin d'instruction que d'amusement, ils ne désirent, en général, que la sorte d'esprit qui les rend agréables dans un souper ; ils doivent en conséquence, faire peu de cas de l'esprit de raisonnement.

.·.

Descartes enseigna aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auraient des idées claires; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue.

Pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conséquences.

.·.

C'est surtout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaine, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle ; il devient alors le mobile universel.

.·.

Porté par le flux et le reflux des préjugés, tantôt vers la sagesse et tantôt vers la folie, raisonnable ou fou par hasard, l'esclave de l'opinion est également insensé aux yeux du sage, soit qu'il soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur.

C'est un aveugle qui nomme, par hasard, la couleur qu'on lui présente.

.·.

On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

.·.

Avant le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent même pas soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration.

.·.

Peu de gens élèvent leurs pensées au-delà des pensées communes; moins de gens encore osent exécuter et dire ce qu'ils pensent.

.·.

Les gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés.

Ce sont les passions fortes qui nous arrachant à la paresse peuvent seules nous donner cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

.·.

On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné.

.·.

L'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard et de leur empressement à nous éviter des peines et à nous procurer des plaisirs.

.·.

S'il n'est presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander à un peuple exclave qu'à un peuple libre, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'est qu'instruits par un instinct secret mais sûr, on sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; c'est qu'on sent « qu'on doit plus attendre de l'obéis- « sance d'un esclave que de la recon- « naissance d'un homme libre».

.·.

Il est, en amitié, des hypocrites qui affectent des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font les dupes et ne le sont jamais.

Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses.

Uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler, en leur faveur, sur un pareil portrait.

.·.

Les infortunés sont, en général, les amis les plus tendres; unis par une communeauté de malheur ils jouissent en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

.·.

On est, en général, d'autant moins susceptibles d'amitié qu'on est plus indépendant des autres hommes; aussi les gens riches et puissants sont-ils communément peu sensible à l'amitié; ils passent même ordinairement pour durs.

En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels, toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches et les puissants regardent la misère d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin, qu'ils veuillent se soustraire aux demandes importunes des malheureux, il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable.

La vue de l'infortuné fait sur la plupart des hommes l'effet de la tête de Méduse: à son aspect, les cœurs se changent en rochers.

.·.

En vain voudrait-on se le dissimu- à soi-même; on devient nécessairement l'ennemi des hommes lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune.

.·.

L'entrée au despotisme est facile.

Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie.

S'il l'aperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts et dans l'impuissance de

se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

.·.

Pour être justes, il faut étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société.

La justice n'est autre chose que la connaissance profonde de ces engagements.

Pour s'élever à cette connaissance, il faut penser; or quel homme ose penser dans un pays soumis au pouvoir arbitraire?

La paresse, l'inutilité, l'inhabitude et même le danger de penser en entraînent bientôt l'impuissance.

L'on pense peu dans les pays ou l'on tait sa pensée.

En vain dirait-on qu'on s'y tait par prudence pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins.

Il est certain qu'on n'en pense pas plus, et que jamais les idées nobles et courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

.·.

Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges lorsque, dans un Etat, la bassesse est devenue mœurs.

« Si la peste, dit Gordon, avait « des jarretières, des cordons et des « pensions à donner, il est des théo- « logiens assez vil et des jurisconsul- « tes assez bas pour soutenir que le « règne de la peste est de droit divin, « et que se soustraire à ses malignes « influences, c'est se rendre coupable « au premier chef. »

.·.

C'est à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour les actions héroïques de l'antiquité.

Encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugés.

Une admiration sentie nous porterait nécessairement à l'imitation.

.·.

Dans les gouvernements arbitraires, les hommes sont comme les chevaux, qui, serrés par les morailles, souffrent sans remuer les plus cruelles opérations.

Le coursier en liberté se cabre au premier coup.

On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité.

.·.

L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

.·.

Les hommes sont, pour la plupart, moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression.

.·.

Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées; mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert.

On y fait une foule d'observations sur les choses, et l'on n'en fait, dans le monde, que sur la manière de les présenter.

.·.

L'esprit de conservation se réduit au talent de médire agréablement et surtout dans ce siècle où chacun prétend à l'esprit et s'en croit beaucoup; où l'on ne distingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'espèce de mal qu'on en dit; où l'on est, pour ainsi dire, convenu de diviser la nation en deux classes: l'une, celle des bêtes, et c'est la plus nombreuse; l'autre celle des tous; et l'on comprend dans cette dernière tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talents.

D'ailleurs la médisance est maintenant l'unique ressource qu'on ait pu faire l'éloge de soi et de sa société.

Or chacun veut se louer.

Soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait.

Chaque homme est un orateur qui, par ses discours ou ses actions, récite continuellement son panégyrique.

.·.

Les méprises du sentiment, sont très fréquentes.

On chérit rarement un enfant pour lui-même.

Cet amour paternel dont tant de gens font parade, n'est, le plus souvent, en eux, qu'un effet ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui et du désœuvrement.

.·.

Tout homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié.

Il le dit; la plupart des gens le croient sur parole, et leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent.

Il serait cependant très facile de se détromper sur ce point; car enfin on aime peu de gens, et l'on veut conseiller tout le monde.

Le *Cri du peuple* du 9 juin, nous tombe sous la main et nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs, qui n'ont pu la voir, la perle ci-dessous que nous leur donnons à méditer :

« **Naïveté policière** — Mercredi dernier, nous avons raconté, qu'un individu avait tiré, la nuit, un coup de revolver sur des agents qui passaient à sa portée, place de la Bastille.

Cet homme, conduit au poste, avait refusé de faire connaître son identité; malgré cela, tout faisait présumer qu'on se trouvait en présence d'un dangereux coquin.

Sur lui, on avait trouvé une enveloppe portant cette adresse : « Marquis Louis, 28, poste restante, rue de Poissy. »

On pouvait supposer qu'une surveillance, d'au moins quelques jours, serait exercée au bureau de poste de la rue de Poissy.

C'était trop simple, et la preuve c'est que mercredi soir, jour de l'arrestation, il est arrivé rue de Poissy une lettre au nom de Louis Marquis.

Cette lettre, qui peut-être pouvait donner d'utiles indications sur le prisonnier, faire connaître des complices etc., n'était pas encore retirée samedi soir.

Elle y serait encore que nous n'en serions nullement étonnés. »

Nous n'y retranchons ni n'y ajoutons rien. Nous laissons le soin à nos lecteurs d'en tirer les conclusions qu'ils voudront.

L'aristocratie du droit scientifique

Si le Docteur Bordier n'avait voulu qu'établir une simple comparaison entre les diverses capacités cérébrales, il ne se serait pas servi de ce terme *d'Aristocratie* qui éveille d'une part l'idée d'autorité, de commandement et rappelle, de l'autre, celle de sujétion, de subalternisation.

Il est d'ailleurs de la dernière évidence que celui qui est vevêtu du pouvoir se contente rarement des satisfactions platoniques de l'orgueil, et que, soit par lui-même, soit par ceux qu'il a intéressés à son élévation, tout est mis en œuvre pour accaparer les jouissances matérielles dont le pouvoir est la source.

Mais cette prétendue inégalité des intelligences est-elle aussi manifeste que le prétendent les prôneurs de la nouvelle aristocratie?

Il est permis d'en douter, tout au moins pour les habitants de l'Europe, en général, et, en particulier pour les citadins, chez qui les écarts proviennent plutôt de conditions d'adoption ou de circonstances fortuites et passagères que de la nature même des individus.

Tel savant spécialiste ferait triste figure s'il lui fallait gagner sa vie en maniant du matin au soir le rabot ou la lime; et cependant il ne faut pas moins d'intelligence pour exercer certains métiers manuels que pour remplir un grand nombre de fonctions réputées libérales.

L'esprit ne travaille pas avec la même matière: voilà toute la différence.

Les infirmiers des hôpitaux, dit-on, n'ont pas le crâne aussi volumineux que les étudiants; mais les différences que l'on observe entre leurs cerveaux respectifs sont-elles si considérables qu'une série de siècles soit nécessaire pour faire les disparaître?

Des études identiques auraient produit, chez les uns comme chez les autres, des modifications anatomiques analogues; et encore le temps consacré à ces études pourrait-il être singulièrement abrégé si l'on adoptait les méthodes d'enseignement révolutionnaire, et si l'on élaguait une foule de connaissances stériles qui surchargent la mémoire aux dépens de l'intelligence.

La preuve en est dans ce fait qu'une partie des étudiants tirent leur origine d'une suite d'aïeux dépourvus de toute espèce de culture intellectuelle, et que leurs camarades, qui sont issus de citadins rompus aux luttes de la civilisation, ne paraissent pas montrer sur les premiers, une supériorité marquée.

.·.

Chaque fois que j'entends dénigrer des prolétaires, je me rappelle toujours cette observation d'Helvétius.

Il n'est pas d'homme organisé comme le commun d'entre eux, a dit ce philosophe, qui ne réussisse, même dans la jeunesse, à parler suffisamment bien sa langue pour se faire comprendre des autres et les comprendre à son tour.

Et cependant une langue contient plusieurs millions de mots; la combinaison de ces mots pour former des phrases, leurs acceptions diverses, les genres, les nombres, les desinences des verbes constituent une complication qui suppose, pour la débrouiller, au moins autant d'intelligence qu'en exige l'exercice des professions réputées supérieures.

.·.

Mais cette inégalité des crânes et des esprits fût-elle aussi choquante qu'on se plaît à le dire, son existence impliquerait-elle donc, en faveur des privilèges de l'intelligence, ce droit à l'exploitation, ce droit d'être inutiles et nuisibles à leurs frères soi-disant moins bien doués, qu'on réclame pour les premiers avec tant d'insistance?

C'est le contraire, en ce cas, qui nous semblerait plutôt conforme a l'équité, ne fût-ce qu'à titre de compensation pour les avantages naturels dont sont sevrés ceux qui auraient tiré un mauvais lot en venant au monde.

Comment, affreux égoïstes que vous êtes, pourrait-on dire à juste titre à ces mauvais citoyens, vous n'êtes pas satisfaits des dons que la nature vous a prodigués dans sa générosité, et vous osez élever encore la prétention d'enlever à ceux qui ont été moins favorisés que vous par le destin, la seule consolation qu'il leur ait laissée!

Après tout, serait-il donc vrai qu'à un degré plus élevé d'intelligence corresponde fatalement un plus grand appétit de jouissances exclusives?

Cela est faux tout au moins pour une foule d'hommes d'élite dans tous les genres, qui ont préféré l'indépendance à la fortnne, tandisque des instincts de bête de proie réussissent, la plupart du temps, à conduire au succès les êtres les plus bornés.

Tous les hommes sans distinction, disait Voltaire, naissent entre une poche d'urine et quelque chose de pire encore; tous à quelques nuances près, ressentent le même attrait pour le plaisir et la même répulsion pour la douleur; ils sont doués des mêmes organes, éprouvent les mêmes besoins et finissent par se réduire à quelques grains de poussière.

.·.

Mais si les anthropologistes se passionnent à ce point pour *l'Aristocratie cérébrale*, tandis qu'ils professent un si profond mépris pour l'aristocratie de naissance ou celle d'argent, pourquoi consentent-ils donc à partager, avec ces dernières, les avantages d'un ordre social basé sur ce qu'eux-mêmes appellent une iniquité?

Pourquoi ne réclament-ils pas, à cor et à cri, le recensement des crânes pour faire pendant au dénombrement des personnes, de l'âge, du sexe, de la profession, de la situation de fortune etc?

Nous aviserions alors à critiquer leur proposition, mais elle aurait au moins une apparence de justice à leur point de vue, puisque, sans remonter aux causes génératrices, ils se bornent à constater les faits acquis, et étaient leur doctrine sur l'inégalité anatomique, qui n'est elle-même qu'un accident susceptible d'être modifié.

Car pourquoi l'individu profiterait-il d'un privilège qu'il n'a acquis qu'aux dépens des non participants?

A la naissance de chaque être humain, ou mieux à l'âge où il est en mesure de rendre à la société une partie des services qu'il en a reçus, a-t-on établi son compte par droit et avoir?

A-t-on déterminé le nombre des idées et des connaissances qu'il a puisées dans le domaine commun soit de la génération contemporaine, soit des générations antérieures?

S'il a reçu de l'instruction, s'il lui a été donné d'acquérir des capacités, a-t-on songé combien d'autres enfants ont dû être privés des mêmes avantages pour fournir le vivre et le couvert à l'enfant privilégié?

Mais son bonheur relatif n'est tissé que des souffrances des autres; son cerveau ne s'est développé qu'en broyant celui des infortunés qu'il médite par dessus le marché de dominer jusqu'à la fin de leurs jours.

Même entre ouvriers, est-ce que celui qui gagne un plus fort salaire parce que ses parents ont eu les moyens de payer un long apprentissage, n'est pas, dans une certaine mesure, un privilégié du Capital, lorsqu'on s'avise de le mettre en parallèle avec les hommes de peine ou les ouvriers de second ordre qui n'ont qu'un salaire encore plus restreint parce qu'ils n'ont pu être admis à profiter des mêmes conditions?

(*A suivre*).

ERRATA. — Une faute typographique, que la précipitation du premier numéro nous a fait sauter, dénaturant le sens complèt de la phrase, s'est produit dans la lettre du compagnon E. RECLUS. Ainsi au sixième alinéa de la troisième colonne en troisième page à la onzième ligne, on lit : « Vous proclamez que le pouvoir est corrupteur : en même temps vous vous *vengeriez* », au lieu qu'il faut lire : « Vous proclamez que le pouvoir est corrupteur : en même temps que vous vous *rangeriez*, etc.. »

N. D. L. R.

Est-ce qu'il y a des Jésuites?

Il y a quelques années, un abbé qui demeurait à Paris, rue de Babylone, s'étant aperçu de la disparition d'une vingtaine de mille francs qu'il avait dans son secrétaire, déposa une plainte au parquet.

Les soupçons se portèrent aussitôt sur un individu que l'abbé avait reçu chez lui la veille, et n'était autre qu'un professeur de langue française attaché à l'établissement que les jésuites possèdent à St-Acheux, dans la Somme.

Lorsque l'abbé apprit qu'il avait maille à partir avec les disciples de Loyola, en homme prudent qui, sait à quoi s'en tenir sur le compte des révérends pères et de quoi ils sont capables, il voulut retirer sa plainte; mais

l'affaire avait déjà fait trop de bruit pour être étouffée prématurément sans un semblant de jugement, elle dut suivre son cours.

Le voleur fut convaincu et condamné; mais parmi les incidents qui surgirent au procès, et qui parvinrent jusqu'aux oreilles du public, il en est un qui mérite d'être rapporté.

Lecture fut donnée à l'audience d'une lettre écrite an Directeur de l'établissement de Saint-Acheul, par l'accusé.

Cette lettre portait en tête la mention : « Ministère des cultes, cabinet du ministre. »

Le professeur annonçait à son supérieur qu'il lui écrivait dans le Cabinet même du ministre à la suite d'un entretien particulier qu'il venait d'avoir avec ce dernier.

Il lui déclarait, entre autres choses, que les candidats désignés par la maison de Saint-Acheul, pour passer leurs examens d'instituteur, seraient tous reçus d'emblée au mépris des droits acquis par leurs concurrents laïques.

Comme cette nouvelle dut réjouir le cœur des parents qui s'épuisaient en sacrifices pour préparer leur fils à la carrière de l'enseignement !

Détail non moins curieux : la lettre émanant de ce singulier professeur de français, fourmillait de fautes d'orthographe.

Avant d'endosser le froc, il avait manié le rabot et la lime, puis un beau jour s'était enfui en Amérique en laissant sa femme dans la misère. Après une série de cascades plus abracadabrantes les unes que les autres, le doigt de Dieu l'avait touché et il était devenu un instrument de la Providence !

TRIBUNE RÉVOLUTIONNAIRE

Lyon. — Près de 100 personnes avaient répondu à l'appel des groupes anarchistes, pour la soirée familière en l'honneur de l'apparition du journal. Aux chants révolutionnaires, très applaudis, a succédé le tirage de la tombola dont le lot était « la Misère », par Louise Michel; c'est au n° 6 qu'est échu ce beau volume. La « Carmagnole » a clos cette belle soirée.

Prochainement, au bénéfice du journal, aura lieu une grande tombola dont nous avons déjà reçu de beaux lots, tels que revolver, pistolet, couteau, etc. Les billets sont en vente au prix de 25 centimes.

***

Les femmes révolutionnaires font appel à leurs sœurs de misère qui, comme elles, souffrent du joug de l'exploitation; à cet effet, nous les invitons à venir à nous pour travailler, d'un commun accord, à notre affranchissement intégral. Nous affirmerons, comme notre amie Louise, la nécessité d'une transformation sociale, afin de renverser cette société corrompue qui ne se maintient que par le vol et la rapine, pour y implanter le bonheur du genre humain, c'est-à-dire le communisme-anarchiste, par la Révolution.

Le groupe « Louise Michel ».

Nota. — Nous donnerons l'adresse du local où l'on se réunira, dans le prochain numéro.

***

Vienne. — Avant de livrer bataille contre les vices de l'organisation sociale actuelle, avant même de vulgariser les idées anarchistes,, de démontrer aux peuples qui suent sang et eau, pour le plus grand profit des pirates de la finance, déjà un des votres vient de tomber sur la brèche. A vous tous salut et solidarité !

Ah ! c'est que la bourgeoisie apeurée vois s'entr'ouvir le gouffre dans lequel la sociale anarchiste la précipitera un jour tout prochain; peut-il en être autrement devant les innombrables misères et ses mille tortures ? Aussi les sacrificateurs au dieu d'or, serviles, plats, valets de tous gouvernements, guettent leur proie; cette proie c'est vous, c'est nous, c'est le peuple qui travaille et qui lutte sans cesse pour son indépendance intégrale.

Courage ! courage donc ! contre cette valetaille immonde.

Nous savons d'avance que, comme vos prédécesseurs, vous êtes animés des mêmes sentiments de rénovation et de justice.

Plus de demie-mesure, la Révolution sociale.

Plus de l'exploitation de la chair humaine. L'anarchie donc en avant pour atteindre ce but.

Le groupe la « Persévérance anarchiste ».

***

Le groupe les « Indignés », de Vienne (Isère), aux compagnons de la « Lutte sociale ».

Compagnons,

Nos sympathies vous sont acquises, notre solidarité vous est assurée pour la tâche que vous entreprenez, en lançant un organe anarchiste révolutionnaire dans la région de l'Est.

Comme vos devanciers tués sur la brèche : le « Droit social », « l'Etendard révolutionnaire », la « Lutte », « l'Emeute » et bien d'autres encore, vous saurez tenir haut et ferme le drapeau de l'émancipation des travailleurs. Dans toutes les occasions vous saurez être les « inspirateurs » et non les « dirigeants » de la propagande vraiment socialiste. Toujours prêts à la bataille vous n'hésiterez pas à flageller avec sérénité les iniquités sociales. Attentifs aux mouvements des masses prolétariennes, vous en tirerez tout l'enseignement qu'ils comportent.

Bonne chance, compagnons, et grand espoir dans la vie de votre brave journal. « Les Indignés ».

***

Narbonne. — Les anarchistes de Narbonne saluent avec joie le nouvel organe anarchiste la « Lutte sociale », parce qu'ils sont assurés que comme ses devanciers il dénoncera tous les crimes et infamies qu'engendrent gouvernants et capitalistes.

En outre les compagnons résidant à Narbonne qui, dans le passé, fréquentaient le groupe « les Exploités », sont priés de se rendre le samedi 11 septembre, à 8 heures 1/2 du soir, café Robert, derrière l'Alcazar, afin de reconstituer le groupe et de continuer la propagande anarchiste jusqu'à son avènement qui, seul, peut affranchir les travailleurs.

Vive l'anarchie !

A. Lauze.

***

La Trique lilloise. — La masse des travailleurs ignore les souffrances qu'elle endure, le caractère humiliant de la servitude qu'elle subit.

Le devoir des révolutionnaires est de lui montrer la scélératesse de ceux qui l'exploitent et la pressurent, l'infamie des gouvernants et des parasites qui vivent à ses dépens.

Le monde capitaliste tout entier n'est qu'un immense bagne où les ouvriers, les femmes et les enfants pour salaire de famine sont torturés pendant 14, 15 et 16 heures chaque jour.

Les iniquités les plus révoltantes, les injustices les plus criantes s'y commettent quotidiennement sans que ceux qui en souffrent osent élever la voix pour protester.

Notre mission est d'avoir l'œil ouvert sur ces iniquités, de signaler à la masse du peuple qu'on opprime toutes ces injustices et de crier : « Révolte ! » aux travailleurs qui courbent lâchement l'échine sous le fouet d'un maître vil qui les affame, à ces êtres sans dignité qui, même, s'inclinent devant les valets des vampires qui les grugent, devant des chiens de garde d'un capital que, seuls, ils ont créé.

Le récit des crimes des riches et des familiers des riches est de nature à leur faire comprendre l'antagonisme qui existe entre leur classe et celle des bourgeois possédants dont la disparition est prochaine.

Ne laissons pas ces crimes dans l'ombre. Etalons aux yeux des martyrs de notre société inhumaine et sans justice les souffrances qu'endurent ceux qui y jouent un rôle utile : les travailleurs.

Le devoir des révolutionnaires est de mettre à nu la monstrueuse exploitation dont la masse du peuple est victime, de signaler toutes les infamies qui, sans cesse, se commettent dans les ateliers capitalistes, ces Bastilles modernes, affreux bagnes où les bourgeois ne voudraient pas laisser pourrir des matelas mais où ils laissent pourrir des millions de prolétaires !

Chaque grande ville, chaque localité importante, chaque cité où l'enfer capitaliste a bâti un de ses faubourgs, doivent comprendre la nécessité de mettre à nu les infamies des possédants et de faire connaître aux bras courageux les plus vils, les plus cruels, les plus barbares des gredins qu'oppriment les ouvriers.

Les révolutionnaires de Lille, devancés dans cette voie par ceux d'Armentières (Lanterne armentiéroise) et de Roubaix (Fouet roubaisien), publieront hebdomadairement dans la presse anarchiste, sous le titre : La Trique lilloise, l'exposé des iniquités les plus révoltantes dont sont victimes les travailleurs de leur localité, si malheureux, si exploités et pourtant si dociles, si plats devant les scélérats qui les oppriment, les injurient, les martyrisent et les affament.

Le cercle « Les Parias de Lille ».

***

Belgique. — Compagnons de la Lutte Sociale. C'est avec plaisir que les anarchistes de Verviers et de Dison ont appris l'apparition de « La Lutte ». Son nom seul annonce que ce journal, comme ses aînés de Lyon, comme le « Révolté », poursuivra de sa haine la vielle société meurtrière et corrompue que nous subissons encore.

Les crises de l'industrie, le réveil des travailleurs de tous les pays et aussi les maladresses et les infamies des gouvernements nous font présager la Révolution prochaine, si prochaine même qu'il nous faut nous hâter de propager les principes anarchistes pour que cette révolution qui sera universelle ne soit pas encore escamotée par les intrigants et les ambitieux.

C'est pour faire cette propagande, c'est pour encourager les combattants que la « Lutte Sociale » apparaît ; nous saluons cette apparition, et nous envoyons à nos amis de Lyon, nos souhaits sincères pour la réussite de notre nouvel organe.

Vive la Révolution Sociale !

Vive l'Anarchie !

Les groupes Anarchistes de Verviers et Dison.

Comptabilité Révolutionnaire

I

Dans le désordre social actuel qui n'a pour objectif que de donner satisfaction à l'égoïsme des privilégiés, toutes les notions sont perverties et faussées dans leur germe.

Il n'est pas jusqu'aux sciences mathématiques elles-mêmes qui n'en fournissent la preuve.

Parcourez les problèmes d'arithmétique et d'algèbre. Il n'y est question que de partage d'héritage, de capitaux, d'intérêts, d'escomptes. On y voit toujours des riches supputant l'importance des aumônes qu'ils font aux pauvres, ou calculant les gages qu'ils donnent à leurs domestiques.

Le travailleur n'est aux yeux des exploiteurs, qu'une machine dont la force productive s'évalue comme tout autre moteur mécanique, et peut entrer, sans forme d'expression algébrique, dans une équation.

Dans ce monde où le chiffre prime l'homme, la comptabilité ne devait pas tarder à être prisée comme un art et cultivée comme une science.

Et cependant elle n'est ni l'un ni l'autre en dépit, de ce qu'essaient de faire accroire aux simples, certains individus dont l'unique mérite consiste à présenter à la masse inconsciente et moutonnière, les calculs mesquins de leur vanité pour des combinaisons de la plus haute valeur.

La comptabilité, travail d'ordre, de pointage et de classement, ne réclame, en fait de connaissances, que les éléments de l'arithmétique usuelle.

Quelques explications suffisent pour la mettre à la portée des intelligences les plus vulgaires.

Un élève de nos écoles primaires, pourvu qu'il fût doué d'un degré d'attention convenable, serait parfaitement apte à tenir une comptabilité régulière.

D'où vient donc que la tenue des livres et la comptabilité sont réputées recéler des mystères qu'il n'est pas donné aux profanes de pénétrer, ou qu'il ne soit possible de déchiffrer, à l'instar des hiéroglyphes, qu'après une initiation préalable ?

C'est qu'on trouve toujours des charlatans disposés à couver les anciennes superstitions, ou à leur en substituer de nouvelles dès que celles-là commencent à tomber en désuétude.

« On est de glace aux vérités !

« On est de feu pour les mensonges ! » ne cessait de répéter le bonhomme Lafontaine.

Des vaniteux ont tenté d'établir, entre la comptabilité et la tenue des livres, une distinction puérile, en vertu de laquelle la comptabilité constituerait une science accessible seulement aux intelligences d'élite; tandis que la pratique de la Tenue des livres serait réservée aux manœuvres trop grossières pour s'élever jusqu'aux combinaisons transcendentales de la haute comptabilité.

Rien n'est plus faux que cette subtilité qui ne repose que dans l'imagination, disons plutôt la rouerie de quelques docteurs en chinoiseries.

« C'est un monde de stupidité ! » s'était écrié Pie IX un jour qu'il voulait caractériser le miracle de la Salette, (avant la recette, car depuis il a changé d'avis).

Voilà le mot de la situation lorsqu'on s'avise de disserter sur les choses de la comptabilité.

L'étude de la comptabilité n'est réputée si difficile que parce que ceux qui l'enseignent, ou bien ne la comprennent pas eux-mêmes, ou en prolongent à dessein la durée afin de profiter plus longtemps de l'ignorance de leurs élèves.

Les divers systèmes de comptabilité paraissent remonter à cette époque ténébreuse du moyen âge pendant laquelle les Juifs traqués par la rapacité des princes chrétiens, conçurent le projet de mettre leurs richesses mobilières à l'abri des confiscations par la mise en circulation des premières lettres de change.

Cette innovation ingénieuse, dont l'utilité fut incontestable pour les victimes de la persécution, ressemble à tous les systèmes que Voltaire comparait aux trous à rats parce qu'il s'en rencontre toujours quelques-uns qui ne peuvent remplir leur office au momemt où l'on en a le plus pressant besoin.

C'est précisément ce qui se passe dans la Comptabilité.

A l'aide d'une sorte d'algèbre spéciale qu'emploient, sans la comprendre, la plupart de ceux qui en font machinalement usage, les routiniers parviennent tant bien que mal à équilibrer les recettes avec les dépenses.

Surgit-il une circonstance critique ? adieu l'échafaudage des belles combinaisons !

Pour s'en faire une idée, on n'a qu'à se rappeler les nombreux procès intentés depuis une quarantaine d'années à tant de Compagnies financières, procès au cours desquels les experts des deux parties exposaient, dans leurs rapports, les théories les plus grotesques dans l'unique but de justifier ou de flétrir les dilapidations les plus effroyables accompagnées des manœuvres les plus scandaleuses.

Dans ces sortes d'affaires, le public reste dans son rôle habituel en n'y voyant que du feu, tandis que les experts pêchent, dans ces coupe-gorge de la chicane, des situations privilégiées, toujours agrémentées de forts émoluments.

C'est le cas de répéter, après le personnage de la Comédie : « Ah ! ça, qui donc trompe-t-on ici ? » (*A suivre*)

SOUSCRIPTION

pour le développement du journal

Liste numéro 134, Tesser, à Lyon	4 50
Liste numéro 38, Loste, à Lyon.....	2 40
Monier, à Lyon	5 »
Liste numéro 135, Robert, à Lyon	0 50

SOUSCRIPTION

pour les détenus politiques et leurs familles

Collecte d'un groupe de boucheurs, à l'Emerie, à Montreuil-sous-Bois.....	1 05
Collecte faite à un enterrement civil, à Vienne	4 »
Collecte faite à la soirée familière du 29 août	8 15

LA LUTTE SOCIALE

est en vente aux adresses ci-dessous :

A Paris, aux bureaux du *Révolté*, 140, rue Mouffetard.
Id. chez Dervaux, 32, rue d'Angoulême.
Id. chez M. Fayes, 113, rue du Temple.
Id. rue des Abbesses, au coin du passage de l'Elysée des Beaux-Arts.
Id. rue des Martyres, 54.
Id. rue Montorgueil, 66.

Le Gérant : JEAN ROCCA.

Imp. A. PASTEL, 10, petite rue de Cuire.